

Victor Hugo, Préface de Cromwell (1827) [extraits]

Véritable manifeste du drame romantique, cette préface dénonce l'absurdité des règles classiques et plaide pour un théâtre total.

Extrait n°1 : les trois unités

1 Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule¹, ce péristyle², cette antichambre³, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour [...].

5 L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements ! appliquer la même mesure sur tout ! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps à l'unité de lieu comme les
10 barreaux d'une cage, et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote⁴, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la providence déroule à si grandes masses dans la réalité ! c'est mutiler hommes et choses, c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux : tout cela mourra dans l'opération ; et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat
15 ordinaire : ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette [...].

 Il suffirait enfin, pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont
20 inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame ; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste, gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer l'action principale. Il faut seulement que ces parties, sagement subordonnées au tout,
25 gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.

Quel jugement Hugo porte-t-il sur les trois unités héritées du siècle classique ? Quels arguments avance-t-il pour se justifier ?

Extrait n°2 : la question du vers romantique

1 Si nous avons le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie⁵, tout exprimer sans recherche ; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque ; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain,
5 large et vrai ; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance

1 Vestibule : petite pièce d'entrée d'un édifice ou d'une maison.

2 Péristyle : cour intérieure entourée de colonnes (antiquité).

3 Antichambre : pièce d'entrée qui donne accès aux autres pièces.

4 Aristote : philosophe grec qui fixa les règles de la tragédie reprises au XVII^eme.

5 Ici, fausse pudeur.

et de facture ; prenant, comme Protée^B, mille formes sans changer de type et de caractère,
10 fuyant la tirade ; se jouant dans le dialogue ; se cachant toujours derrière le personnage ;
s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être beau, n'étant beau en
quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir ; lyrique, épique, dramatique, selon
le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus
15 élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux
plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot tel que le ferait
l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble
que ce vers-là serait bien aussi beau que de la prose.

Quels sont les principales caractéristiques du vers romantique ?

Extrait n°3 : le sublime et le grotesque

1 Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les
choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas
humainement beau, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le
grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. [...]. Elle se
5 mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre,
l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à
l'esprit ; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout
se tient.

Ainsi voilà un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie ; et,
10 comme une condition de plus dans l'être modifie l'être tout entier, voilà une forme nouvelle
qui se développe dans l'art. Ce type, c'est le grotesque. Cette forme, c'est la comédie.

Et ici, qu'il nous soit permis d'insister ; car nous venons d'indiquer le trait caractéristique,
la différence fondamentale qui sépare, à notre avis, l'art moderne de l'art antique, la forme
actuelle de la forme morte, ou, pour nous servir de mots plus vagues, mais plus accrédités, la
15 littérature *romantique* de la littérature *classique* [...].

Cette beauté universelle que l'antiquité répandait solennellement sur tout n'était pas sans
monotonie ; la même impression, toujours répétée, peut fatiguer à la longue. Le sublime sur
le sublime produit malaisément un contraste, et l'on a besoin de se reposer de tout, même du
beau. Il semble, au contraire, que le grotesque soit un temps d'arrêt, un terme de
20 comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau avec une perception plus
fraîche et plus excitée. La salamandre fait ressortir l'ondine ; le gnome embellit le sylphe.

Et il serait exact aussi de dire que le contact du difforme a donné au sublime moderne
quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus sublime enfin que le beau antique ; et cela
doit être.

B Dieu grec capable de prendre de multiples formes.

ACTE premier

Scène première

Hippolyte, Théràmène

Hippolyte

Le dessein en est pris : je pars, cher Théràmène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère ;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

Théràmène

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc
chercher ?

Déjà pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare :
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux
climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère ?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses
jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

Hippolyte

Cher Théràmène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;
Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant, je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

Théràmène

Eh ! depuis quand, seigneur, craignez-vous la
présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athènes et de la cour ?

Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

Hippolyte

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de
face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

Théràmène

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine, sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

Hippolyte

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie ;
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

Théràmène

Quoi ! vous-même, seigneur, la persécutez-vous ?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocents appas ?

Hippolyte

Si je la haïssais, je ne la fuirais pas.

Théràmène

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite ?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?
Vénus, par votre orgueil si longtemps méprisée,
Voudrait-elle à la fin justifier Thésée ?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels ?
Aimeriez-vous, seigneur ?

Hippolyte

Aimeriez-vous, seigneur ? Ami, qu'oses-tu dire ?
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,

Peux-tu me demander le désaveu honteux ?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'a fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne ;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait aux récits de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crête fumant du sang du Minotaure.
Mais, quand tu récitais des faits moins glorieux,
Sa foi partout offerte, et reçue en cent lieux ;
Hélène à ses parents dans Sparte dérobée ;
Salamine témoin des pleurs de Péribée ;
Tant d'autres, dont les noms lui sont même
échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés !
Ariane aux rochers contant ses injustices ;
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en abrégier le cours.
Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire !
Et moi-même, à mon tour, je me verrais lié !
Et les dieux jusque-là m'auraient humilié !
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisables,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée
excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés
jusqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui !
Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
Aurais-je pour vainqueur dû choisir Aricie ?
Ne souviendrait-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés ?
Mon père la réprouve, et par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères :
D'une tige coupable il craint un rejeton ;
Il veut avec la sœur ensevelir leur nom ;
Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?
Donnerai-je l'exemple à la témérité ?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

Théramène

Ah, seigneur ! si votre heure est une fois marquée,
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux, en voulant les fermer ;
Et sa haine irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemi une grâce nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer ?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule ?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés ?
Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope à ses lois opposée
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; et depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté ;
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent ;
Chargés d'un feu secret, vos yeux
s'appesantissent ;
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez ;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez :
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

Hippolyte

Théramène, je pars, et vais chercher mon père.

Théramène

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur ?

Hippolyte

Seigneur ? C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère
Cénone ?

Shakespeare, Roméo et Juliette, V,3, le dénouement

Roméo

Sur ma foi, je le ferai. (*Se penchant sur le cadavre.*) Examinons cette figure : un parent de Mercutio, le noble comte Paris ! Que m'a donc dit mon valet ? Mon âme, bouleversée, n'y a pas fait attention... Nous étions à cheval... Il me contait, je crois, que Paris devait épouser Juliette. M'a-t-il dit cela, ou l'ai-je rêvé ? Ou, en l'entendant parler de Juliette, ai-je eu la folie de m'imaginer cela ? (*Prenant le cadavre par le bras.*) Oh ! donne-moi ta main, toi que l'âpre adversité a inscrit comme moi sur son livre ! Je vais t'ensevelir dans un tombeau triomphal... Un tombeau ? oh ! non, jeune victime, c'est un Louvre splendide, car Juliette y repose, et sa beauté fait de ce caveau une salle de fête illuminée. (*Il dépose Paris dans le monument.*) Mort, repose ici, enterré par un mort. Que de fois les hommes à l'agonie ont eu un accès de joie, un éclair avant la mort, comme disent ceux qui les soignent... Ah ! comment comparer ceci à un éclair ? (*Contemplant le corps de Juliette.*) Mon amour ! ma femme ! La mort qui a sucé le miel de ton haleine n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté : elle ne t'a pas conquise ; la flamme de la beauté est encore toute cramoisie sur tes lèvres et sur tes joues, et le pâle drapeau de la mort n'est pas encore déployé là... (*Allant à un autre cercueil.*) Tybalt ! te voilà donc couché dans ton linceul sanglant ! Oh ! que puis-je faire de plus pour toi ? De cette même main qui faucha ta jeunesse, je vais abattre celle de ton ennemi. Pardonne-moi, cousin. (*Revenant sur ses pas.*) Ah ! chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore ? Dois-je croire que le spectre de la Mort est amoureux et que l'affreux monstre décharné te garde ici dans les ténèbres pour te posséder ?... Horreur ! Je veux rester près de toi, et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit ; ici, ici, je veux rester avec ta chambrière, la vermine ! Oh ! c'est ici que je veux fixer mon éternelle demeure et soustraire au joug des étoiles ennemies cette chair lasse du monde... (*Tenant le corps embrassé.*) Un dernier regard, mes yeux ! bras, une dernière étreinte ! et vous, lèvres, vous, portes de l'haleine, scellez par un baiser légitime un pacte indéfini avec le sépulcre accapareur ! (*Saisissant la fiole.*) Viens, amer conducteur, viens, âcre guide. Pilote désespéré, vite ! lance sur les brisants ma barque épuisée par la tourmente ! À ma

bien-aimée ! (*Il boit le poison.*) Oh ! l'apothicaire ne m'a pas trompé : ses drogues sont actives... Je meurs ainsi... sur un baiser ! (*Il expire en embrassant Juliette.*)

Frère Laurence paraît à l'autre extrémité du cimetière, avec une lanterne, un levier et une bêche.

Laurence

Saint François me soit en aide ! Que de fois cette nuit mes vieux pieds se sont heurtés à des tombes ! (*Il rencontre Balthazar étendu à terre.*) Qui est là ?

BALTHAZAR, *se relevant.* - Un ami ! quelqu'un qui vous connaît bien.

LAURENCE, *montrant le tombeau des Capulets.* - Soyez béni !... Dites-moi, mon bon ami, quelle est cette torche là-bas qui prête sa lumière inutile aux larves et aux crânes sans yeux ? Il me semble qu'elle brûle dans le monument des Capulets.

Balthazar

En effet, saint prêtre ; il y a là mon maître, quelqu'un que vous aimez.

Laurence

Qui donc ?

Balthazar

Roméo.

Laurence

Combien de temps a-t-il été là ?

Balthazar

Une grande demi-heure.

Laurence

Viens avec moi au caveau.

Balthazar

Je n'ose pas, messire. Mon maître croit que je suis parti ; il m'a menacé de mort en termes effrayants, si je restais à épier ses actes.

Laurence

Reste donc, j'irai seul... L'inquiétude me prend : oh ! je crains bien quelque malheur.

Balthazar

Comme je dormais ici sous cet if, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme et que mon maître le tuait.

LAURENCE, *allant vers le tombeau.* - Roméo ! (*Dirigeant la lumière de sa lanterne sur l'entrée du tombeau.*) Hélas ! hélas ! quel est ce sang qui tache le seuil de pierre de ce sépulcre ? Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes projettent-elles leur sinistre lueur sur ce lieu de paix ? (*Il entre dans le monument.*) Roméo ! Oh ! qu'il est pâle !... Quel est cet autre ? Quoi, Paris aussi ! baigné dans son sang ! Oh ! quelle heure cruelle est donc coupable de cette lamentable catastrophe ?... (*Éclairant Juliette.*) Elle remue ! (*Juliette s'éveille et se soulève.*)

Juliette

Ô frère charitable, où est mon seigneur ? Je me rappelle bien en quel lieu je dois être : m'y voici... Mais où est Roméo ? (*Rumeur au loin.*)

Laurence

J'entends du bruit... Ma fille, quitte ce nid de mort, de contagion, de sommeil contre nature. Un pouvoir au-dessus de nos contradictions a déconcerté nos plans. Viens, viens, partons ! Ton mari est là gisant sur ton sein, et voici Paris. Viens, je te placerai dans une communauté de saintes religieuses ; pas de questions ! le guet arrive... Allons, viens, chère Juliette. (*La rumeur se rapproche.*) Je n'ose rester plus longtemps. (*Il sort du tombeau et disparaît.*)

Juliette

Va, sors d'ici, car je ne m'en irai pas, moi. Qu'est ceci ? Une coupe qu'étreint la main de mon bien-aimé ? C'est le poison, je le vois, qui a causé sa fin prématurée. L'égoïste ! il a tout bu ! il n'a pas laissé une goutte amie pour m'aider à le rejoindre ! Je veux baiser tes lèvres : peut-être y trouverai-je un reste de poison dont le baume me fera mourir... (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes !

Premier Garde, Derrière Le Théâtre

Conduis-nous, page... De quel côté ?

Juliette

Oui, du bruit ! Hâtons-nous donc ! (*Saisissant le poignard de Roméo.*) Ô heureux poignard ! voici ton fourreau... (*Elle se frappe.*) Rouille-toi là et laisse-moi mourir ! (*Elle tombe sur le corps de Roméo et expire.*)

Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Acte V,3



Diego Vélasquez, *Les Ménines*, 1656, huile sur toile.